

# Dieu extérieur ou intérieur ?

Cette conférence a été d'abord faite à Agde (Hérault), lors des journées annuelles des Protestants libéraux, le 15 octobre 2005. Puis elle a été reprise pour les Quakers, dans leur Maison à Congénies (Gard), le 6 octobre 2007.

Je pensais peut-être vous apporter ici de nouvelles choses, ou des choses plus personnelles, quand j'ai découvert dans le Cahier central des numéros 182 et 191 d'*Évangile et Liberté* de cette année les deux magnifiques textes de [John Selby Spong](#) sur l'intériorisation nécessaire de Dieu et la fin de ce qu'il appelle le « théisme », c'est-à-dire pour lui la croyance en un Dieu transcendant : « Comment prier, quand Dieu n'est plus aux cieux ? » À chaque ligne j'ai été ébloui, et il m'a semblé reconnaître ma propre pensée, au point que je ne sais plus si je dois encore parler devant vous après avoir pris connaissance de tels textes, et ne pas me contenter d'y renvoyer.

Cependant il me faut sans doute parler, car peut-être seriez-vous déçus si je ne le faisais pas. Au moins je me plais un peu à le croire... Peut-être aussi me démarquerai-je un peu de Spong en rompant davantage que lui avec toute référence religieuse au sens ordinaire du terme : je ne suis pas un clerc, un pasteur ou un ministre du culte, ou un théologien de profession, mais un chercheur laïque, individualiste et indépendant. – Mais qu'il me suffise de dire quand même que je réfléchirai à l'ombre de cet immense patronage, et que je félicite l'équipe rédactionnelle d'*Évangile et Liberté* d'avoir osé nous faire connaître ce champion de l'« a-théisme », et braver tous les conformismes en la matière, qui sont légion.

## *I / La croyance en un Dieu extérieur transcendant*

Elle est l'essentiel du conformisme religieux. Elle est le premier article de foi de notre Credo. « Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre... ».

### **Dieu extérieur au monde**

Dieu est ordinairement conçu comme un principe extérieur transitif, qui a fait toutes choses, « visibles et invisibles » dit le Credo de Nicée. Mais d'abord visibles : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'étendue manifeste l'œuvre de ses mains » (Ps 19/1-2). « Raconter », « manifester », c'est révéler. Manifestation visible : il suffit d'ouvrir les yeux pour la recevoir.

Bien sûr, on peut dire que ce n'est pas là la vraie, l'authentique révélation, puisque relevant de la religion dite *naturelle*. La religion proprement *révélée* se caractérise ordinairement par la référence à un Livre, transmis à un homme par Dieu conçu comme une personne autre, différente de moi, lors d'un dialogue,

d'une occasion exceptionnelle (théophanie). On pense tout naturellement alors au contrat ou à l'alliance passés par Dieu à Abraham, Moïse, etc., et transmis ensuite *via* le Livre, ici la Bible. Il faut donc creuser cette vision de la religion.

La notion de révélation est exprimée par l'hébr. *galah* et le gr. *apokaluptô* (nom : *apokalupsis*) qui signifie littéralement: ôter le voile, *phaneroô* (montrer, rendre clair), *epiphainô* (montrer, d'où le nom *epiphaneia* manifestation : épiphanie), *deiknumi* (montrer) *exêgeomai* : déplier, expliquer), *chrêmatizô* (instruire, avertir). La révélation a pour objet la Personne de Dieu et son dessein à l'égard de l'humanité<sup>1</sup>.

## La religion contrat

Avec cette puissance transcendante en effet, on traite, on passe contrat. C'est ce que Moïse a fait sur le Sinaï. Mais déjà Abraham : « Puisque tu ne m'as pas épargné ton fils, ton unique, je te comblerai de bienfaits, etc. » (Ex 22, 16/17). On oublie même, de la sorte, la totale barbarie à mon sens de l'épisode, la tentation que Dieu exerce sur Abraham en vue du sacrifice d'Isaac... Contrat basé sur un échange ou *synallagmatique*, comme disent les juristes, qui lie les deux parties : je te donne, et en échange tu me donnes. *Do ut des* : théologie du donnant, donnant. Je te donne mon obéissance, et en échange tu me récompenses. Inversement, si je viens à te désobéir, tu me punis. C'est un Dieu « carotte-bâton », un Dieu *Car-ton*, comme je me plais à le dire, avec lequel on a passé alliance (*adligatio*), qui nous unit ou nous rattache à lui (*\*religatio*). La religion est un lien, une liaison : c'est une des étymologies possibles de ce mot en latin. *Religio* pourrait venir de *ligare*, lier (*religare*). De là vient aussi l'obligation (*obligatio*), au sens d'injonction catégorique. Une fois les « Dix paroles » (sens du mot *Décalogue*) devenues les « Dix commandements », la transgression, la désobéissance à de tel ordres, délivrés de l'extérieur, est punie, et s'appelle « péché ». C'est ainsi que le mot grec *hamartia* qui initialement signifie simplement « erreur de conduite », « fausse manœuvre », par lequel le N.T. désigne le « péché », a pris chez nous un sens très culpabilisateur. Le *mea culpa* (c'est ma faute) est répété trois fois chez les catholiques lors de leur acte de contrition, avec même une gradation ascendante : *mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa*.

Pour moi, je préfère évidemment l'autre étymologie : relecture, de *legere*, lire (*relegere*). Relecture de soi par introversion méditante. C'est aussi un recueillement, autre sens de *relegere*, comme il se voit par exemple dans l'admirable poème de Baudelaire qui porte ce titre, que je vous invite tous à lire ou à relire. Aux bras levés, soit pour parer des coups ou implorer, je préfère donc les yeux fermés, à l'écoute d'une parole ou de paroles. Fermez les paupières, le train va partir... – On pourrait même unir les deux sens, mais de façon

---

<sup>1</sup> *Dictionnaire biblique Emmaüs.*

bien autre : se *relire* (profondément), pour se *relier* à soi (à ce qu'on a de plus profond).

## **Culture : héritage ou réexamen ?**

La conception d'un Dieu extérieur et transcendant renvoie sans doute à tout le conditionnement de notre enfance. En ce sens, la religion lien, contrat, correspondrait chez nous à ce que les Allemands appellent *Kultur*, c'est-à-dire le dressage hérité. Mais je pense que comme il y a [deux conceptions possibles de la Culture](#), il y en a deux aussi de la religion. La religion relecture, examen intériorisé, faite d'écoute de l'intime de soi-même, de ce que j'appelle la *Source intérieure*, pourrait correspondre, elle, à ce que les Allemands appellent *Bildung*, Formation (*Bilden*, donner forme, même racine que dans l'anglais *to build*). Cette formation par enquête sur soi, réflexion, est sans doute plus familière aux protestants qu'aux catholiques. Ce n'est pas pour rien que l'Allemagne, qui a ainsi souligné l'importance de la *Bildung* (pensons au *Bildungsroman*, ou « Roman d'apprentissage ») est un pays majoritairement protestant. S'il est vrai que, comme disait Alain, « il n'y a qu'une chose à faire : se refaire », cela revient alors à se re-former. « Réforme » peut dire cela, et surtout son ancien nom : Ré-formation (Re-formation). Le protestant Gide, lui, parle dans *Les Nourritures terrestres* de « désinstruction ».

Pour résumer, il me semble que le choix est simple. La position catholique revient à croire comme quand on était petit, c'est-à-dire croire *encore* – quitte à maintenir la Révélation transcendantale. Et la protestante, à croire *à nouveau*. Sûrement aussi, croire *autrement* (peut-être changer l'origine et le sens de la Révélation). Il est remarquable que cela corresponde aussi à deux conceptions de la culture, qui se succèdent chronologiquement dans l'histoire des peuples. – Mais on pourrait dire aussi, hélas ! il me semble, qu'ils alternent cycliquement : car demeurent au sein même du protestantisme aujourd'hui des mouvements traditionalistes, qui maintiennent la Révélation transcendantale. Tous les Protestants ne sont pas libéraux...

## ***II / La fin du Dieu extérieur transcendant***

Cette vision ne résiste pas à un minimum de réflexion. Les Lumières par exemple au 18<sup>e</sup> siècle en ont fait justice. Mais en général toute apparition de la Raison, à toute époque, est redoutable pour cette conception.

### **Difficultés logiques**

Beaucoup d'arguments, qui sont à la base de ce qu'on pourrait appeler la « révélation naturelle », tombent avec un minimum d'examen. Ainsi de celui dit du « premier moteur ». Si tout a une cause, et si Dieu est la cause du tout, quelle est alors la cause de Dieu ? Que si on répond que Dieu est cause de lui-même (*causa sui*), on peut objecter que dans tout processus de causalité l'effet est tou-

jours distinct de sa cause, et qu'on ne peut jamais l'y découvrir. La notion de cause de soi n'est que souffle de la voix, *flatus vocis* : c'est un monstre logique.

La majesté superlative de Dieu dont parlent les Psaumes pour y voir sa révélation essentielle tombe avec l'introduction du déterminisme. De Lucrèce à Hume (*Dialogues sur la religion naturelle*), et à Auguste Comte (*Cours de philosophie positive*), on voit que la nécessité exclut la stupéfaction ou l'étonnement. *Non ut stultus admirari, sed ut doctus intelligere* : non pas admirer comme un sot, mais comprendre comme un savant. Exemple pris par Hume : les multiples de 9 forment toujours 9 ou un multiple de 9. D'un observateur superficiel, une pareille régularité peut faire croire là à un dessein merveilleux. Mais le mathématicien nous démontre que cette propriété est nécessaire, c'est-à-dire que le contraire en est impossible, et qu'elle tient à la nature même de ces nombres. – Et si d'autre part les cieux et la terre chantent la gloire de Dieu, *quid* des aveugles qui ne les voient pas (Diderot, *Lettre sur les aveugles*) ? De la Révélation (extérieure) corrélée en fin de compte, tout simplement, à l'état de nos organes...

En général toute postulation d'une finalité personnelle quelconque que nous pourrions lire dans le cours des choses, et que nous attribuons naturellement à une puissance extérieure appelée Dieu, ne renvoie d'une part qu'à l'imperfection de notre connaissance à l'égard des vraies causes, et de l'autre à notre désir de sens. Partout il y a des causes, et pas de but. Le hasard n'est pas absence de causalité, mais absence de finalité (J. Monod, *Le hasard et la nécessité*). Il suffit d'écouter Spinoza : 1/ « Une chose n'est dite contingente qu'en rapport à l'imperfection de notre connaissance » (il y a en tout une nécessité absolue). Et 2/ « Ce qu'on appelle cause finale n'est rien d'autre que le désir humain, en tant qu'il est considéré comme cause d'une chose » (il n'y a aucune finalité nulle part, il y a seulement nos propres désirs ou nos propres attentes). Nous nous figurons que Dieu nous aide ou nous en veut, parce que nous en avons besoin, ou peur.

Il convient donc d'exclure de notre horizon cette image, qui au reste est totalement anthropomorphique, et aussi incohérente. S'imaginer par exemple que Dieu veut que nous le priions pour le remercier sans cesse, c'est à la fois une absurdité et une inconséquence. Une absurdité, parce que c'est lui donner des sentiments humains, et en plus un des moins nobles sentiments humains, un incessant appétit d'applaudissements. Et une inconséquence, parce que s'il a ce sentiment humain-là, il peut très bien aussi en avoir d'autres, comme du mépris pour des créatures assez viles pour se mettre à plat ventre continuellement devant lui (Hume, *Dialogues sur la religion naturelle*).

## Difficultés éthiques

Celles-là concernent plutôt ce Dieu révélé dans le Livre, qui dit par exemple : « Je fais grâce à qui je fais grâce, j'ai pitié de qui j'ai pitié » (Ex 33/19). Selon encore notre Credo, il est une puissance absolue, puissance tuté-

laire, protectrice et menaçante à la fois : « Père tout-puissant » (*Pantokratôr*). Que faire en effet face à la foudre, à l'éclair ? Ce Dieu personnel extérieur et transcendant est en effet passablement capricieux, et son comportement déstabilise ou réduit à néant tout effort humain de le comprendre.

Mais on pourrait évidemment souligner le côté éminemment problématique de cette vision, qui nous livre au caprice et à l'arbitraire. *Sic volo sic jubeo, sit pro ratione voluntas !* dit Juvénal de la femme autoritaire : « C'est ce que je veux et c'est ce que j'ordonne, que ma volonté tienne lieu de raison ! » Il pourrait fort bien en être de même de ce Dieu-là. À Rome, le Père avait droit de vie et de mort sur ses enfants : telle était la *patria potestas*. Ce qu'on appelle le « particularisme théologique », qui renvoie à un total pouvoir discrétionnaire de Dieu, qui choisit ou repousse qui il veut, nous livre au hasard et à la loterie. C'est la faillite de tout calcul humain, de toute raison, qui cherche proportion, régularité, accord ou commensurabilité : v. le grec *summètria*, et en latin *ratio* et *proportio* ont la même racine. On peut voir dans la *Lettre au Père* de Kafka une admirable, et terrifiante illustration de cette image de Dieu.

Cependant cette capitulation intellectuelle a beaucoup d'adeptes. D'abord, faisant bon marché de tout mérite ou effort personnels, elle alimente la tendance naturelle de l'homme à l'apathie, et nourrit facilement le ressentiment qu'il éprouve vis-à-vis de toute supériorité naturelle. À son voisin qu'il envie, il peut toujours dire : « Attends un peu, toi, Dieu pourra te remettre à ta place ! » Je suis en train d'écrire à cet égard une *Petite théologie des proverbes*, et j'y analyse ainsi celui-ci : « Tel qui rit vendredi dimanche pleurera ».

Mais aussi dans toute entreprise humaine elle revient souvent et de façon curieuse à absoudre le vainqueur, qui montre par sa victoire même son élection personnelle. C'est le règne du fait accompli. *Vae victis !* Malheur aux vaincus, qui au reste n'ont que ce qu'ils méritent, en fonction de la vieille et barbare théorie de la *rétribution*. Le sort de chacun montre ce que Dieu lui réserve. Il n'est pas besoin de remonter aux ordalies, aux jugements de Dieu médiévaux. Récemment le cyclone *Katerina* a frappé les habitants de la Nouvelle-Orléans parce qu'ils s'étaient détournés de Dieu, disent certains protestants fondamentalistes états-uniens. Symétriquement les fondamentalistes islamiques y ont vu la colère de Dieu contre les états-uniens infidèles... Voyez là-dessus l'article *Rétribution* dans le tome I de ma [Théologie buissonnière](#).

Voilà à quoi mène la révélation d'un Dieu extérieur conçu comme tout-puissant : à justifier l'injustifiable, ce qui est humainement ou rationnellement inadmissible. Tout ce qui nous reste face à un tel pouvoir superlatif est n'est que conduites propitiatoires, magie (sacrements), etc.

« Tout se construit par le cœur, et se dissout par l'intelligence », disait Élie Faure. C'est ainsi que le dressage initial de la *Kultur* peut se trouver entièrement détruit par l'apparition, puis le développement d'une *Bildung* lucide. On sort du catéchisme, qui consiste à répéter en *écho* une leçon descendue du haut en bas (*kata*). On ne résonne plus, on commence à raisonner.

## Utilité d'un Dieu extérieur transcendant ?

Au fond, ce Dieu extérieur n'est qu'une projection, un mythe auquel nous donnons force et crédit. Crédit ou confiance (latin *fiducia*) donnés à quelques paroles assénées ou répétées, sans aucune vérification. La Divinité, et ses Mandataires *qui en vivent* (clergé, etc.) bénéficient automatiquement de ce que j'appellerai un virement de crédit en leur faveur. « Il faut bien que Dieu existe, puisque j'en vis », disait un théologien.

Comme pour la monnaie, le fiduciaire précisément, l'échange que ce processus permet est d'une terrible inégalité : de même qu'on échange un bien réel et effectif contre un bout de papier, le billet ou le chèque, de la même façon on peut intégrer toutes les frustrations, échanger de bon gré un sacrifice présent, ou même le sacrifice de toute une vie, contre un bien espéré pour l'au-delà. Le fictif l'emporte sur le réel, le mythique sur le positif. Voyez sur la constitution des mondes mythiques de cet ordre, « fictions pures », l'essentielle *Préface aux Lettres persanes de Montesquieu*, de Valéry, dans *Variété*. Cette idée de « constructions symboliques » auxquelles on accorde crédit est à la base de mon ouvrage [Comprendre la culture générale](#).

Valéry parlait toutefois ici d'une « mythique *indispensable* ». Le qualifiant est essentiel. Il y a des mythes indispensables à l'homme pour vivre peut-être, mais aussi aux sociétés pour fonctionner. La religion contrat, ou du Dieu transcendant est essentielle dans les épîtres dites pastorales. Voyez par exemple 1 Pe 3/12 : « Car le Seigneur a les yeux sur les justes, et les oreilles ouvertes à leur prière, mais la face du Seigneur se tourne contre ceux qui font le mal. » À ce « Songe que Dieu te voit » il y a bien sûr, même si l'idée semble cynique, une finalité sociale : si l'homme ne « fonctionne » pas selon le couple espoir-crainte, en particulier s'il n'a pas peur du châtement, aucun ordre n'est possible. Les dieux, disait un tyran d'Athènes, ont été inventés pour punir les crimes secrets. La peur du Gendarme (du Jugement Dernier du *Credo* au *Dies irae*) est essentielle au fonctionnement des sociétés. La transcendance sociale dépasse l'individu. Le pragmatisme social seul justifierait alors le maintien d'un Dieu extérieur et transcendant, s'adressant à nous dans une Révélation sacrée (Livre, ou autre...). C'est un Dieu Argus, analogue au Big Brother d'Orwell. Un succédané moderne pourrait en être les caméras de surveillance, qui prolifèrent aujourd'hui. Car le simple recours à la conscience intime individuelle, qui est le regard de Dieu intériorisé (voyez la *Profession de foi du Vicaire savoyard* de Rousseau) est sans doute loin de suffire aujourd'hui. Voyez aussi là-dessus mon article [Omniscience](#).

J'avoue que je ne suis pas très fier de cet argument d'utilité, et je pense que vous non plus. Car l'individu dans ce cas reste dans l'infantilisme, dans un état de mendicité qui ne grandit pas. « Seigneur prends pitié », *Kyrie eleison*, kyrielle de plaintifs et d'apeurés... Alors ?

Je proposerai ici autre chose. Certes on peut déconstruire totalement l'image de Dieu en général en y voyant une fiction aliénante, ou un mythe mys-

tificateur. C'est la position de tous les athées ou voltairiens de toutes époques, comme aujourd'hui Michel Onfray, qui sont plus assertifs, péremptaires, idolâtres de leur propre pensée, que douteurs et chercheurs. Mais on peut voir la question de façon plus complexe. Déjà distinguer un Dieu extérieur et un Dieu intérieur est il me semble un vrai progrès. Mais si au fond, par-delà tous les noms eux-mêmes, toutes ces notions héritées, transmises par l'éducation et le dressage, on avait à faire ici à des symboles, non pas certes irréels, mais au contraire vitaux, instituants ?

### *III / La Source intérieure*

#### **Le mouvement d'intériorisation**

Il convient sans doute de faire ici une « révolution copernicienne », analogue à celle que Kant a opérée pour les conditions de fonctionnement de la connaissance. Que reste-t-il en effet à l'homme, lorsqu'il a congédié cet Être sur lequel il fait toutes ses projections, alibi de ses peurs, de ses impuissances, de ses ratages, ou à l'inverse de ses espoirs et de ses rêves ? Simplement de le transférer de l'extérieur de lui-même, à l'intérieur. « Et tu seras pareil, Nathanaël, à qui chercherait pour le guider une lumière qu'il tiendrait dans sa main » (Gide, *Les Nourritures terrestres*). C'est exactement ce que dit Ponge du Soleil, dans *Pièces* : « Sa racine est en nos cœurs. La racine de ce qui nous éblouit est en nos cœurs. »

Dieu n'est plus le Grand Gendarme, le Créateur, le Tout-puissant (*Pantokratôr*) dont on s'effraie et qu'on s'efforce de fléchir, mais une force intérieure, une énergie qui fait « tenir debout », ou au contraire peut tragiquement faire défaut. Ainsi le *Eli, Eli lama sabachtani* ? du Golgotha peut-il être traduit par : « Ma force, pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Le mot araméen *Eli* renvoie à l'hébreu *Elohim*, qui signifie bien « force », « puissance », et sûrement cette traduction ne serait pas refusée par certains hébraïsants. Au reste c'est cette version qui se trouve dans l'Évangile de Pierre, le premier en date des récits apocryphes de la Passion (v.19). Ce « Dieu qui fait tenir debout » peut bien dès lors, comme on dit, nous « laisser tomber » : tel serait, intériorisé, le sens de la « déréliction » théologique... Si l'on admet le scénario adoptianiste, en vertu duquel Dieu a intronisé Jésus comme Messie le jour de son baptême, selon ce que dit le Ps 2, le « Pourquoi m'as-tu abandonné ? », qui calque le *lama sabachtani* du début du Ps 22, en signifierait la faillite. Il faudrait traduire le texte grec *ti me egkatelipes* par : « Pourquoi m'as-tu laissé en arrière ? »

#### **Mots à abandonner ?**

Faut-il garder les mots ou les noms traditionnels ? Par exemple celui de « Dieu » ? Spinoza tantôt le garde, pour signifier un Dieu non extérieur mais intérieur, immanent et non pas transcendant-transitif : « Dieu est de toutes

choses la cause immanente, et non transitive » (*Deus est omnium rerum causa immanens, non vero transiens*). Mais à d'autres moments il identifie Dieu à la Nature (*Deus sive natura*), c'est-à-dire la force qui la fait être de l'intérieur (*natura naturans*).

On peut garder le mot de « Dieu » par métaphore littéraire, comme fait Gide : « Ne t'attends pas, Nathanaël, à trouver Dieu ailleurs que partout. Chaque créature indique Dieu, aucune ne le révèle » (*ibid.*). Mais tout compte fait, je préfère quant à moi ne plus employer ce mot de « Dieu ». Pensez à ce que dit Stendhal, à la fin du *Rouge* : « Comment croire à ce grand nom de Dieu, après l'abus effroyable qu'en font nos prêtres ? » Si on me trouve trop voltairien ici (avec Stendhal !), je réponds qu'un mot est parfois, à force d'être répété, fâcheusement connoté. Peut-être toute rupture essentielle avec un héritage a-t-elle besoin d'abandonner certains mots. J'ai parlé tout à l'heure du mot de *péché*, pour indiquer la désobéissance à ce qu'on postule, dans le cadre de la religion lien ou contrat, comme obligation divine. Si on n'admet en cette matière que les fautes ou les erreurs de conduite, les fausses manœuvres qu'on peut faire en tel ou tel cas, ce qui est le sens initial du mot grec *hamartia*, on a il me semble intérêt à abandonner purement et simplement ce mot : « Nathanaël, je ne crois plus au péché » (*ibid.*). « Péché » en français vient du latin *peccatum*, de la même racine que *pes, pedis* : le pied. Le sens originel serait donc : broncher, faire un faux pas.

Je partage absolument la perplexité de Greta Vosper dans son texte figurant dans le dernier *Évangile et Liberté* (octobre 2005 : « Un changement dans nos Églises », p. 12), et ici aussi grâce soient re-redues au Comité de rédaction de nous avoir fait connaître ce magnifique extrait ! Elle se demande si l'on peut maintenir l'ancien langage théologique quand il s'est vidé de son sens. Par exemple si on le croit plus au Dieu transcendant (comme Spong), peut-on encore l'invoquer ? « Si nous croyons que le divin, que nous nommons généralement Dieu, est partout et toujours autour de nous et en nous, pourquoi continuons-nous à l'invoquer, à lui demander de nous écouter, de nous répondre et d'intervenir pour nous ? N'y a-t-il pas d'autres manières d'exprimer notre foi en sa présence et en sa disponibilité ? » Je suis absolument d'accord avec elle quand elle dit que le divin est « autour de nous » et « en nous ». Voyez ici ce que dit l'Évangile selon Thomas du Royaume : « Il est le dedans de nous, et il est le dehors de nous. » (logion 3) Mais évidemment cela ruine toute interprétation transcendante qu'on pourrait en faire. J'engage chacun à méditer cette magnifique page, paragraphe après paragraphe. Toute la « vieille religion » y est contestée : Jésus n'est qu'un maître de sagesse parmi bien d'autres, sa mort sur la croix n'est pas le sacrifice qui sauve (malgré Paul !), etc. J'y ai retrouvé ligne après ligne mes propres options, choix ou *hérésies* !

C'est peut-être le seul reproche que je ferai à Spong (dans les articles que j'ai signalés en commençant). Dans « Prier, quand Dieu n'est plus aux cieux », il garde le mot de *prière*, pour indiquer ce qui pour lui accompagne une attention active apportée aux autres, qui en effet est ce qu'il y a de plus beau. Mais ce



n'est pas là ce qu'on entend d'habitude par *prière*, qui est quelque chose de très finalisé : ainsi le pays le plus pollueur du monde, et dont le mode de vie n'est pas négociable, vient de prier *pour* éviter les ravages du cyclone Rita, peut-être causé par le réchauffement du climat ! Pourquoi encore garder ce mot ? Les habitudes, les formules cultuelles charrient, malgré qu'on en ait, tout un passé, lourd de sens. Ainsi, on prie ordinairement *pour* les morts, au moins en milieu catholique : l'acronyme *PPL* (Priez pour lui), figure très souvent sur nos tombes. Mais peut-on le faire quand on ne croit plus au Jugement Dernier, pour l'affrontement duquel la prière est censée les aider ? Si j'étais ministre du culte, il me semble que je serais souvent bien gêné à prononcer certains mots ou certaines formules devant mes paroissiens... Elles ont pour elle l'ancienneté, et la commodité de la répétition machinale. – Je sais bien ici qu'*Évangile et Liberté* a une rubrique régulière sur *Ces mots qu'on n'aime pas*. J'espère bien qu'aucune censure a priori n'y figurera...

Je suis conscient que je tombe moi-même sous cette objection, quand je parle toujours dans ma [Source intérieure](#) de « résurrection », mot par quoi j'entends non pas certes la réanimation d'un cadavre, mais un sursaut spirituel, un redressement psychologique, une résilience. J'utilise le mot par métaphore, et comme dit Gretta Vosper tout le monde n'est pas au courant de cela : il y a peut-être risque de méprise, de langage, comme elle dit, « équivoque ». Ainsi je peux toujours métaphoriser l'Ascension. Mais ceux qui ne m'auront pas entendu continueront à y voir le Christ « montant dans le ciel plus haut que les aviateurs », comme dit Apollinaire dans *Zone*. Mais je me console en me disant qu'il ne s'agit dans ma « Source Résurrection » que d'un livre, et non pas d'une prédication publique. Un écrivain peut se permettre une métaphore (Tolstoï l'a fait dans son roman *Résurrection*), car il ne s'adresse qu'à son lecteur dans un échange privé. Parler en public, institutionnellement pourrait-on dire, c'est tout autre chose...

« Dieu » peut être il me semble une façon de nommer ce qui échappe à la prise logique du raisonnement. On peut l'appeler, comme certains unitariens, l'Inconnu, l'Inconnaissable, l'Ultime, comme on voudra... Si on est bouddhiste, c'est moins une Présence pleine, qu'un vide. On passe alors du « Je suis qui je suis », de l'Exode, à « Rien n'existe » : voyez là-dessus le compendium bouddhique qu'est le film *Little Buddha* de Bertolucci. Peu importe. En revanche, ce qui compte, c'est le changement opéré en soi à cette occasion par cette prise de conscience, la *metanoïa*, la conversion (dans le bouddhisme zen, ce moment de retournement ou d'illumination s'appelle le *satori*). Précisément, je montrerai que la conversion est en fait une réversion, un retour. Dans cette *metanoïa* on perd l'égoïsme infantile (*paranoïa*) pour s'ouvrir en soi à plus grand que soi (l'enfant pour moi véritable, l'enfant spirituel). Mais auparavant il convient de voir où est véritablement le Royaume : dans le ciel, ou en nous ?

## Situation du Royaume ?

Il me semble que le « ciel » des chrétiens n'est pas un lieu, mais un état, et comme le « gagner », comme on dit, ce n'est pas se déplacer, mais changer sa vision. Ainsi le « Royaume », dit Jésus, est « à l'intérieur de vous » (Lc 17/21 : *entos humôn*), et non « parmi vous », comme traduisent les églises, qui veulent à tout prix socialiser les hommes, les encadrer par des directives (les Commandements) et les diriger par des espoirs de gratification, évidemment toujours différée (le Paradis après la mort). Le texte est sans équivoque : *entos humôn*, dans la Vulgate *intra vos*, n'ont jamais signifié autre chose qu'« à l'intérieur de vous », ou « en vous ». Et c'est bien ainsi que le comprennent les orthodoxes, qui ont un plus grand sens de l'intériorité que nous. Ici la TOB dit de façon amusante : « On traduit parfois : 'en vous', mais cette traduction a l'inconvénient de faire du Royaume une réalité intime et privée ». Autrement dit, quand le texte gêne, on le change. Un prêtre m'a même dit, un jour, qu'« à l'intérieur de vous » signifiait « à l'intérieur du groupe que vous formez ». On le voit : qui s'excuse s'accuse... Mais les choses ne sont pas qu'amusantes. On a brûlé Giordano Bruno pour avoir dit que « Dieu est en nous, ou nulle part ». Et de tout temps les spirituels, ceux qui intériorisent la Présence, ont été suspectés par les dignitaires de l'Église, qui eux vivent de la Transcendance.

## Exemples de lecture intériorisée

L'intériorisation que je défends, la lecture des textes religieux « sur le plan du sujet », est de nature *spirituelle*. Le spirituel, ou la conversion de la religion lien (héritage imposé) à la religion spiritualité (découverte personnelle) est cela : l'intériorisation systématique des injonctions et des récits divers dont on nous a au départ abreuvés pour alimenter notre crédulité, nos peurs ou nos attentes.

Quelques exemples seulement : le récit de « Création » dans l'A.T. peut être vu, non pas comme une preuve de la majesté superlative et transcendante de Dieu, mais comme une parabole de la façon dont s'organise, en nous, le monde : par distinctions, séparations successives, un ordre émergent progressivement d'un chaos. J'ouvre les yeux dans ma chambre le matin, et d'abord il y a quelque chose, puis, des choses. Là mon armoire, là ma table, etc. tous les matins je remets le monde en ordre, par séparations. Je refais la Genèse... Mais ce récit littéralement pris, c'est comme si Copernic, Galilée, Darwin n'avaient pas existé : mais il y a encore sans doute à travers le monde des créationnistes, intégristes ou littéralistes anti-darwiniens, par exemple des partisans de l'*Intelligent Design* (ID), qui est un créationnisme relooké.

Les « Commandements » aussi (le Décalogue) il faut les voir non comme des injonctions, mais comme des avertissements casuels. Il faut faire voir ce qui se passe quand on n'y « obéit » pas. Kieslowski l'a montré admirablement, par exemple dans *Brève histoire d'amour*, commentaire de « Tu ne seras pas luxu-

rieux ». La « morale » de ce film est : « Luxurieux, tu ne *seras* pas » (c'est-à-dire un être humain). Dans l'opposition des deux formules réside bien le passage de la religion n°1 (le lien), à la religion n°2 (la relecture). Il est évident qu'on « respecte » plus de Décalogue quand on le commente ou quand on réfléchit sur lui, que quand on le brandit comme un épouvantail. Et cette méthode est pédagogiquement bien plus efficace, emporte bien mieux l'adhésion. La première ne « marche » qu'avec des enfants. – Mais sans doute les enfants sont encore en grand nombre...

Dénoncer simplement de façon injonctive la paresse comme un péché capital ne mène pas bien loin. Méditer sur *Les trois petits cochons* est plus efficace. Il y a un pouvoir spécifique et essentiel du récit, de la mise en scène, de l'apologue exégétique comme l'est le midrash juif, par exemple.

À propos d'injonction, on ne souligne pas assez que l'obligation, si elle est conçue comme catégorique, n'a d'autre origine que la religion au sens de lien (*obligare, ligare*). Schopenhauer a bien montré, dans *Le fondement de la morale*, que le fameux impératif catégorique de la morale kantienne, qui passe pour universel, n'a d'autre fondement en réalité que la « révélation » purement injonctive du Décalogue. Kant, dit-il joliment, fait penser à un danseur qui danserait toute une soirée avec une cavalière masquée, à qui il ferait la cour. À la fin, elle se dévoile, et il reconnaît que c'est sa propre femme. Cette prétendue morale laïque n'est qu'une morale religieuse déguisée. La morale traditionnelle au contraire, celle des Anciens, ne donnait que des conseils, et non des ordres (*parénèse*). Elle n'était pas à l'impératif, mais au conditionnel, ou à l'optatif. On nous disait ce qui risquait de se passer si on se trompait de route, et par là on était engagé naturellement à ne pas le faire. Cette pédagogie est bien plus efficace que celle de la peur induite par le Grand Gendarme extérieur à nous. Il ne s'agissait là que d'erreur possible de conduite, ou de fausse manœuvre. Puis ce mot d'*hamartia* en grec a désigné le péché, qui évidemment culpabilise et infantilise : tu as désobéi, il est normal que tu sois puni pour ton péché (et non pas, comme il est beaucoup plus naturel, que tu souffres par ton erreur). Dans mon [Petit lexique des hérésies chrétiennes](#) (Albin Michel, 2005), j'ai signalé le cas des Hattémistes, ces grands compatissants : pour eux il était assez de dire que les hommes étaient punis dès ici-bas par leurs péchés, sans qu'il faille dire qu'ils seraient punis plus tard pour leurs péchés. Pareille idée existe déjà chez Lucrèce, au livre III de son *De natura rerum* : les mythes infernaux ne sont que des allégories morales, des scénarios de ce qui se passe effectivement dans nos vies (c'est-à-dire non pas des menaces concernant l'au-delà).

Autres exemples de lecture intériorisée : la fécondation de Marie par la parole lors de la salutation angélique (Annonciation : Lc). Grossesse « pneumatique ». C'est une Insémination (comparer : Séminaire) par les oreilles : Marie a été fécondée en prêtant l'oreille à l'Ange.

Ou bien la naissance virginale de Jésus, qui dit des choses très profondes relativement à la paternité par exemple : insuffisance radicale de la biologie en

la matière. Le vrai père est celui qui adopte l'enfant, le reconnaît pour sien. « Le père, c'est celui qui aime » (Pagnol) Essentiel aujourd'hui, où on parle de tests ADN nécessaires pour autoriser le regroupement familial des immigrés (octobre 2007). Voyez là-dessus mon article : [Mariage](#).

## Source et sursaut

On le voit : les récits bibliques, si on les soustrait à l'irrationnel bêtifiant du miracle, sont d'admirables scénarios de vie. On y lit par exemple que l'on peut spirituellement « se dresser » ou ressusciter par le repentir ou le changement de vision (l'essentiel de la conversion ou *metanoïa*) : c'est le sens de la parabole de l'« Enfant prodigue » dans Luc. « Mon fils était mort (littéralement dans la Vulgate il avait fait fausse route : *per-ierat*), et il est revenu à la vie ». L'enfant prodigue a réussi une « résurrection » que par exemple Jonas a ratée (voyez le Livre de Jonas dans l'A.T.). La psychorigidité de Jonas, refusant d'admettre l'injustice du pardon (analogue à celle du frère aîné de l'enfant prodigue) l'a empêché de faire sa résurrection – spirituelle. Voyez par exemple mon article : [Fascisme et désir de mort](#).

Mais l'Église voit dans l'histoire de Jonas (après il est vrai un logion évangélique : Mt 16/4) une préfiguration de la résurrection littérale, physique, du Christ. On confond réanimation physique, somatique, et résurrection spirituelle (« pneumatique ») : alors qu'on ne cesse ordinairement d'attendre la résurrection des morts (un des derniers articles du Credo), on oublie que beaucoup sont dès cette vie-ci des morts vivants, et qu'au lieu de réanimer des cadavres, il vaudrait mieux essayer de ranimer des vivants. Seule la seconde résurrection, la spirituelle, me semble digne d'être imaginée, espérée par un être rationnel. Le problème il me semble n'est pas qu'il y ait une vie après la mort, mais bien une avant la mort. Combien d'adultes, je le souligne bien dans la seconde partie de ma [Source intérieure](#), sont des étoiles mortes, qui continuent à briller ou à faire illusion devant les autres, mais qui sont morts à l'intérieur d'eux-mêmes, comme ces étoiles dont la lumière continue encore à nous parvenir, mais qui sont éteintes depuis longtemps !

Telle est la résurrection de l'enfant prodigue, qui est un redressement : *Surgam*, je me dresserai, dit-il dans la Vulgate, que je cite non par préjugé de latiniste, ou par vieux réflexe catholique, mais pour faire voir comment on va de *Source* à *Surgir* (*surgere*) ou se dresser. De même Jonas dans la Vulgate est enseveli dans le sommeil ou déprimé (*cur sopore deprimeris ?*, dit Dieu qui, en latin au moins, parle en psychanalyste). On voit bien là où est le problème de Jonas, sa névrose de base. – Il faut toujours travailler le langage. Les mots nous précèdent et nous guident : au principe toujours est la Parole (Jn 1/1).

## Le souci de soi

Cette résurrection, analogue à ce que Boris Cyrulnik appelle la *résilience*, est pour moi un retour à soi : « Étant revenu à soi, il dit, etc. », dit Luc. Sans

doute existe-t-elle déjà dans la parole adressée par Dieu à Abraham : « Debout, va pour toi, va vers toi-même, loin de ta terre, de la maison de ton père... » (Ex, 12/1). C'est le fameux *Lekh lekha* (prononcer *lère lèra*), que Septante et Vulgate escamotent en une simple forme emphatique de l'impératif : « Va, va donc ! ». C'est aussi exactement ce que dit l'Amant à l'amante dans le Cantique des cantiques (2/10 et 13) : « Lève-toi vers toi-même, ma compagne, ma belle et va vers toi-même ». Chouraqui dit très bien à propos du passage de Ex : « Les commentateurs juifs comprennent *le-kha* : 'pour toi', le pronom indiquant l'intention de l'ordre divin, qui est le bien du destinataire ». Et à propos de celui du Cantique : « Les traducteurs qui comprennent : *Viens donc, viens !* trahissent le mouvement le plus profond et le plus significatif du poème. L'amant ne lui dit pas de venir vers lui, mais de partir vers elle-même. » C'est-à-dire de retrouver sa nature profonde, et pourquoi pas devenir une vraie femme, dans le plaisir amoureux ? Ne dit-on pas qu'une femme peut y être *révélée* à elle-même ? Que peut souhaiter de mieux une femme dans la bouche de son amant que ce *Lekh lekha* ? Combien belle apparaît alors ici, bien que sous un jour sans doute bien nouveau et peu orthodoxe, cette idée de Révélation qui nous occupe dans ces journées (Agde, 15 octobre 2005) !

Qu'il est difficile, lorsqu'on nous a sans cesse proposé, seriné le sacrifice comme mode de vie, d'entrevoir autre chose : la réunion à soi, la métamorphose de soi en soi – devenir enfin effectivement ce qu'on est (essentiellement, au fond de soi). On nous parle toujours de l'amour du prochain. Et s'il ne s'agissait ici d'abord que d'un vrai *souci de soi* ?

Nous confondons tout ici : l'égoïsme, et l'égoïsme. L'égoïsme n'est pas un défaut, c'est le fait légitime de penser à soi. L'égoïsme, ne penser qu'à soi, en est un. Il faut avoir dans la vie assez d'égoïsme pour résister à l'égoïsme des autres. Or le réflexe sacrificiel existe jusque dans les dictionnaires les plus laïques : « Égoïsme : Attachement excessif à soi-même qui fait que l'on subordonne l'intérêt d'autrui à son propre intérêt. » (*Petit Robert*). Définition évidemment tendancieuse ou idéologique (« attachement *excessif* »), qui ne s'excuse que par son accord avec l'opinion la plus couramment répandue.

N'oubliez pas que saint Martin a partagé son manteau avec le pauvre, il ne l'a pas donné tout entier. Voyez aussi la traduction tendancieuse (doloriste) de Jn 15/13 en « donner sa vie » : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » (trad. Segond) Le texte porte en fait, simplement : « exposer sa vie » (grec *titheîsthai*, latin Vulgate *ponere*). Si quelqu'un vient à se noyer, nous devons lui porter secours, non nous noyer nous-même. Car après il peut avoir besoin de nous vivant, à ses côtés, pour continuer de l'aider.

## **Calomnies sur la gnose**

On peut trouver curieux mon goût pour l'Évangile de Thomas, qui donne sans doute des paroles supposées de Jésus une version gnostique ou gnosticisée, et défend une théologie de l'intériorité et de la réunion à soi différente de celle

de la *Source Q* (à laquelle aussi d'ailleurs je fais référence dans ma propre *Source intérieure*, par un jeu de mots sur le titre) : cette dernière est plus traditionnelle, plus orthopraxe ou plus conforme au courant « judéo-chrétien » des premiers temps (cf. l'Évangile des Ébionites), comme disait Frédéric Amsler dans son intervention devant vous de l'année dernière.

Ici encore (quitte décidément à paraître obséquieux !), je vais féliciter le comité de rédaction d'*Évangile et Liberté* de nous avoir instruits, dans son dernier numéro, par la plume de mon ami Christian Amphoux, sur l'Évangile selon Thomas (p.6 : « Les paroles de l'Évangile selon Thomas »). Christian parle du caractère « archaïque » de cet évangile. Il le rapproche du mouvement des premiers chrétiens dits « hellénistes », et il voit dans ce texte « la première version grecque révisée des paroles de Jésus » (il dit « grecque révisée » parce que ces paroles ont été prononcées initialement en araméen), « qui remonterait à la fin des années 30 et aurait servi de base à un enseignement dissident, prônant notamment le salut par la connaissance au lieu de la loi ». Il ajoute fort pertinemment que « cette hypothèse, plausible pour l'histoire, ne fait pas l'affaire des théologiens : donner corps à une dissidence antérieure aux textes fondateurs risquerait de légitimer ceux qui seraient tentés d'en partager les idées. » C'est exactement ce que j'ai dit à la fin de l'article « Valentiniens » de mon *Petit lexique des hérésies* : que se passerait-il si on établissait que l'enseignement initial de Jésus avait été de tendance gnostique ? Il faudrait dire alors qu'on a censuré à sa fantaisie celui dont on se prétendait l'héritier.

Mais c'est un fait que la gnose n'a pas ordinairement bonne presse, car on y voit une introversion narcissique et repliée sur soi, oublieuse des autres. Ainsi un pasteur nîmois qui très obligeamment m'invite à parler lors d'une méditation sur le temps prochain de l'Avent, et à qui j'ai dit au téléphone que je défendais une introversion, m'a dit, très gentiment d'ailleurs, que le milieu protestant n'était pas naturellement porté. Pourtant il me semble que ne peut rien pour le bonheur d'autrui celui qui ne s'est pas préalablement réuni à lui-même. Je montre dans mon livre qu'il y a un amour des autres qui n'est qu'une fuite hors de soi, et aussi qu'un amour inconditionnel des autres, comme par exemple celui que Paul claironne dans 1 Co 13, et parfois catastrophique, car indiscret : comme l'ours de la fable, nous pouvons écraser les autres par le pavé de notre amour. Il faut être très précautionneux en amour. L'amour doit être éclairé par la connaissance de ce qu'on est, de ce qu'on peut faire, de ce qu'on risque de faire, même en croyant bien faire. Il y a des êtres qui refusent, à certains moments d'intense souffrance, la main tendue. C'est pour eux affaire je dirais presque de dignité personnelle. Ces circonstances, sachons les respecter. Tout est affaire de circonstance, de moment opportun (le fameux *kairos* de l'évangile), donc d'information, de connaissance.

Tout, y compris l'amour, est affaire de comme dirait Jankélévitch, de « manière » et d'« occasion ». Voyez par exemple ÉvTh, log. 91, 4-8 : « Il leur dit : 'Vous sondez le visage du ciel et de la terre, ... et la circonstance, vous ne

savez pas l'apprécier'. ». Tout en étant si difficile à percevoir, ce *kairos*, on le voit, est bien affaire de connaissance (« vous ne savez pas l'apprécier »). *Connaissance* est en grec *gnôsis*, gnose. Le logion de l'Évangile de Thomas est passé en Lc 12/56 (dans un contexte changé, d'imminence eschatologique). Le texte reçu porte : « la circonstance, vous ne l'évaluez pas » (*ton kairon ou dokimazete*). Mais Marcion a encore proposé : vous ne savez pas l'évaluer (*ton kairon ouk oidatedokimazein*). En bon hellénisant, « gnostique » d'inspiration, Marcion valorise bien la connaissance ou l'appréciation éclairée du *kairos*. On voit qu'il retrouve par là une intuition d'EvTh. Si on songe que la Source Q porte, elle : « la circonstance, vous ne pouvez pas l'apprécier » (12/56), on peut penser que l'hypothèse de C-B. Amphoux, dans l'article que je viens de citer, selon laquelle EvTh a subi une deuxième révision plus orthodoxe vers 60, d'où viendrait précisément cette Source Q, est fondée. – Que dire au fond si ÉvTh dans sa première version est effectivement antérieur d'une trentaine d'années à Q ?

Finalement, malgré tout ce qu'on me dit, je ne sais si je « tire » trop la Source vers la Gnose. Je pense en tout cas qu'il est plus facile de dire aux gens ce qu'ils doivent faire pour « gagner le ciel », que de les inviter à « rentrer en eux-mêmes » et à réfléchir. Pour des raisons évidentes de direction et d'encadrement du « troupeau », on a supprimé par exemple du texte reçu le logion ajouté par le Codex de Bèze (manuscrit fort ancien, texte dit « occidental », antérieur au lissage du texte reçu, dit « alexandrin ») après Luc 6/4 : « Le même jour ayant vu quelqu'un travaillant le jour du sabbat, il lui dit : Homme, si tu sais (*ei men oidas*) ce que tu fais, tu es heureux. Si tu ne le sais pas (*ei de mè oidas*), tu es maudit et transgresseur de la loi. »

Tenez, je vous donne ici un *scoop* : voilà bien, s'il en fallait un, un « verset satanique » des Évangiles. Il est gnostique (« si tu sais... »), et il ne figure sans doute pas dans l'édition que vous avez. C'est ce logion si « déstabilisateur » qui a occupé Jung, par exemple, toute sa vie. Évidemment, toute une vie ne suffit pas à le méditer... On y voit qu'on ne peut jamais tout modéliser, et que rien n'est donné *a priori*. Ce n'est pas parce que les Jésuites ont abusé de la casuistique qu'il faut décontextualiser tout impératif. Comme le *Dilige et fac quod vis* (« Aime et fais ce que tu veux ») d'Augustin, la parole la plus profonde est la plus difficile sinon à comprendre, du moins à pratiquer.

## Paul contre la tradition gnostique

L'amour suppose réunion préalable à soi-même, pour ne pas instrumentaliser autrui, en en faisant le prétexte en réalité à se fuir soi-même, et connaissance de dont on est capable de faire, dans tous les sens du mot : en bien, et aussi en mal. Je ne pense pas comme dit Paul, le fondateur du christianisme devenu majoritaire aujourd'hui, que l'amour fera cesser la connaissance, que l'*agapè* supplantera la *gnôsis* (1 Co 13/8) ; pour moi la *gnôsis* doit éclairer l'*agapè*. Bien sûr, [Agapè n'est pas Éros](#). Cependant l'amour que ce beau mot d'Agapè incarne n'est pas spontané, mais s'apprend. Je vous renvoie ici à l'admirable livre

d'Erich Fromm, *L'art d'aimer*. Il suffit donc d'aimer son prochain comme soi-même, et non pas plus que soi-même. Le peut-on, si on ne s'aime pas ? Car si le moi est haïssable, comme disait malicieusement Valéry, aimer son prochain comme soi-même devient une atroce ironie.

La version que donne l'Évangile de Thomas du « royaume intérieur » est remarquable. « Jésus a dit : 'Si ceux qui vous guident vous disent : Voici, le Royaume est dans le ciel, alors les oiseaux du ciel vous devanceront, s'ils vous disent qu'il est dans la mer, alors les poissons vous devanceront. Mais le Royaume est le dedans de vous, et il est le dehors de vous. Quand vous vous connaîtrez, alors vous serez connus et vous saurez que c'est vous, les fils du Père-le-Vivant ; mais s'il vous arrive de ne pas vous connaître, alors vous êtes dans la pauvreté, et c'est vous la pauvreté' » (logion 3).

Manifestement le v.7 (« Mais le Royaume est le dedans de vous »), même si on ne veut pas dire qu'il en est la matrice (dates, traditions ?), correspond objectivement à Lc 17/21. Et tout le début du logion correspond à ce qui précède en Lc 17/20 : « Le royaume de Dieu ne vient pas de telle sorte qu'on puisse l'observer ». Invitation est bien faite à scruter l'essentiel non à l'extérieur, mais à l'intérieur de soi. Tradition bien sûr ancienne. « Connais-toi toi-même » est, on le sait, la devise de Socrate. *Nosce te*, dit de même Sénèque (*Ad Marciam*). Mais qu'on ne dise pas que cette attitude est égocentrée et stérile. Car le rapport aux autres est parfaitement indiqué dès la suite : « et il est le dehors de vous ». Cette suite n'est énigmatique qu'en apparence. En effet, qui ne voit que lorsqu'un être s'est trouvé, sa « conversion » irradie en quelque sorte sur les autres, par contagion spirituelle, et il lit alors son propre changement dans les yeux des autres : « Quand vous vous connaîtrez, alors vous serez connus / et vous saurez que c'est vous les fils du Père-le-Vivant... ». M'étant trouvé, je reconnais en l'autre que je suis revenu à la Vie, que je suis « fils du Père-le-Vivant ». L'autre me donne garantie et caution de mon changement. Il m'en assure, si besoin encore en était.

Quant à la version de Paul, elle donne un sens opposé au phénomène, même si elle en reprend les termes mêmes : « Aujourd'hui nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière confuse, mais alors, nous verrons face à face ; aujourd'hui je connais partiellement, mais alors, je connaîtrai comme j'ai été connu » (1 Co 13/12).

Le changement de perspective est évident. Paul transfère pour plus tard, c'est-à-dire après la mort (« ...mais alors, nous verrons face à face ») un changement qui dans l'Évangile selon Thomas est possible et à portée de main dans cette vie-ci. Le miroir reflétant limpide la conversion dans l'Évangile selon Thomas (les yeux d'autrui, la perception immédiate de l'entourage), est brouillé chez Paul parce que cette vie-ci pour lui est provisoire, et l'avant-goût seulement ou la propédeutique à l'essentiel qui viendra après. Être connu (ou reconnu) par autrui en tant que changé, devient chez Paul : « ...mais alors, je connaîtrai comme j'ai été connu ». Mais connu par qui ? C'est manifestement d'une ins-



tance extérieure qu'il s'agit ici, supérieure et toute-puissante : Dieu. L'homme se rapetisse devant ce Dieu, dont il espère le pardon et redoute la colère.

Voilà la différence entre Révélation extérieure qui nous écrase, et Source intérieure qui nous éclaire, qui nous révèle à nous-mêmes tel que nous sommes essentiellement (ou au moins parfois pouvons l'être).

## L'enfant intérieur

Réunion à soi signifie pour moi réunion au soi essentiel, qui est l'enfant que nous portons en nous et qui nous accompagne toujours. L'essentiel pour moi semble être le rétablissement, comme on dit en médecine, qui est la guérison par retour à une unité perdue. On sait que Jésus fait l'éloge des « petits enfants », à qui appartient le Royaume. Bien sûr il ne faut pas confondre cet enfant salvateur avec l'enfant infantile qui regarde en arrière : quiconque regarde en arrière est inapte au Royaume (Lc 9/62 et 17/32 : la femme de Loth). La plupart des adultes fossilisés, étoiles mortes comme je les nomme, en restent à ce stade, qui est pure nostalgie, et désir de régression. Mais une fois vu le caractère de refroidissement ou d'entropie qui affecte inévitablement toute vie, on peut désirer remonter à la source, au Commencement qui est selon ÉvTh notre fin : « Les disciples dirent à Jésus : 'Dis-nous comment sera notre fin ?' Jésus dit : 'Avez-vous donc dévoilé le commencement, pour que vous vous préoccupiez de la fin, car là où est le commencement, là sera la fin. Heureux celui qui se tiendra dans le commencement, et il connaîtra la fin, et il ne goûtera pas de la mort.' » (log. 18)

On dit toujours : « retomber en enfance ». Mais pourquoi ne dit-on jamais : « y remonter ? ». On nous dit toujours : « Tu verras plus tard ». Mais plus tard, on ne voit *rien*. « La fin est dans le commencement et cependant on continue », dit justement Beckett dans *Fin de partie*. Voyez les adultes s'agiter, théâtre d'ombres, sous le regard mélancolique et lumineux des enfants. « Soyez donc comme quand vous étiez enfants, dit Rilke, aussi tristes et aussi heureux ».

L'enfant spirituel symbolise la magie de tous les commencements, et en l'adulte, s'il est « remis debout » ou « réveillé » (Anastase ou Grégoire), la conjuration de tous les regrets. Cet enfant-là est plus homme que l'homme. Est homme, il me semble, non celui qui dit avec forfanterie : « Me voici ! », mais celui qui simplement triomphe du saboteur qui est en lui. À cela peut lui servir d'écouter l'enfant qui est en lui, qu'il a été. Et en cela il peut devenir même son propre fils, en quelque sorte s'accoucher de lui-même. Le père alors est sauvé par le fils, l'être découragé par l'être plein d'allant. Comme Geppetto réfugié dans le gros poisson, dans *Pinocchio* de Collodi, est délivré du « À quoi bon... » désabusé ordinairement propre à l'adulte, arraché à l'utérus-matrice image de la mort, invité par son propre fils (la marionnette) à échapper à son besoin secret de régression pour aller vers une progression nouvelle : nouvelle version, mais positive celle-là, de l'histoire de Jonas...

Méditons donc sur saint Christophe. Ce n'est pas pour moi le portebonheur du voyageur, l'amulette ou le gri-gri qui permet d'arriver à bon port,

mais l'admirable icône du salut par l'enfant. Le vieillard porte l'enfant sur son épaule, mais en réalité il porte l'enfant en lui ou à l'intérieur de lui, l'enfant qu'il a été, et cet enfant le guide. Nous serons sauvés par l'enfant que nous avons été. C'est l'enfant éternel, le *puer aeternus* de toutes les religions. C'est de lui que vient le salut : le retour à l'Origine, l'Originel. De cette Source tout doit couler : tout doit couler de Source.

Ne pas devenir cadavre, voilà l'essentiel. Sur ce qu'est toute vie, il y a une lucidité essentielle des Gnostiques. Mais on les a calomniés, car ce n'est pas pour eux le dernier mot. La dégradation est réversible, conjurable par réunion de soi à soi, réunification : « Ils virent un Samaritain emmenant un agneau, et entrant en Judée. Il dit à ses disciples : 'Pourquoi celui-ci tourne-t-il autour de l'agneau ?' Ils lui dirent : 'Pour le tuer et le manger.' Il leur dit : 'Aussi longtemps qu'il vit, il ne le mangera pas, sauf s'il le tue, et qu'il devienne un cadavre.' Ils dirent : 'Autrement, il ne pourra pas le faire.' Il leur dit : 'Vous-même cherchez un lieu pour vous dans le repos, de peur que vous ne deveniez cadavre, et que l'on ne vous mange.' » (ÉvTh, log. 60)

La *Source Q* dit de même que tout « cadavre » sera dévoré – Mt 24/28 : « Où que soit le cadavre, là se rassembleront les vautours. » / Lc 17/37 : « Où sera le corps, là s'assembleront les aigles. »

Combien en tout cas j'aime cet agneau de l'Évangile de Thomas, même si naïvement présenté, qui doit rester vivant pour ne pas être mangé, en opposition à l'autre, si connu et à mon avis si contestable, qui doit porter/enlever les péchés du monde (Jn 1/29 < 1 Co 15/3 < Is 53). Évidemment je préfère cette « révélation » à l'autre...

### « Symbolo-fidéisme »

On passe ainsi de l'idolâtrie aliénante à la lecture responsable. « Il faut vivre par le symbole, ou mourir par la chair », disait Cassirer. Tel est ce que je pourrais appeler mon « symbolo-fidéisme ». Bien sûr, je ne me fais pas beaucoup d'illusions. On préférera toujours d'être ébloui par le miracle qu'éclairé par le symbole. On oublie bien vite que Jésus a dit non au Diable qui lui proposait des miracles, une thaumaturgie, dans l'épisode de la tentation au désert (dans les évangiles synoptiques). Mais combien préfèrent le pain et les jeux, manger et voler dans les airs, ou voir voler, être nourri et au spectacle : RMI et TV... Combien confondent croyance et crédulité, foi dans les possibilités intrinsèques du texte, fécondantes, illuminantes pour la vie, et sacralisation aveugle de ce dernier ! On m'a dit pour me le reprocher que je ne croyais pas que la Bible était un « livre inspiré ». Je n'ai sans doute pas la *fiducia* ou la *fides* aveugle de certains pour ce Livre. Et aussi je me méfie de ceux qui le brandissent pour en écraser les autres. Mais il me suffit de penser que c'est un livre « qui inspire ». Qui éclaire, au moins dans ses meilleurs passages, nos vies, qui explicite des scénarios existentiels présents dans chacun de nos cheminements, et nous aide quand

nous partons à la recherche de nous-mêmes. Non un livre révélé, comme on dit, mais plutôt qui me révèle à moi-même.

## Paroles de Jésus ?

De Jésus lui-même nous ne savons que ce qu'en rapportent ses disciples, et en plus selon des traditions souvent fort diverses. Comme Socrate, qui n'est connu que par Platon, Xénophon, etc. Ils n'ont rien écrit eux-mêmes, et ce sont, en un sens, des « formes vides ». Mais qu'on ne sache rien de sûr quant à la personne physique de quelqu'un, ou même de son existence réelle et effective dans l'histoire, ne change rien à l'essentiel : le rayonnement intrinsèque de certaines paroles, d'un enseignement qu'il faut prendre au sérieux, méditer, laisser résonner en soi. C'est cela que j'appelle la lecture responsable (au sens à la fois d'« adulte », et de « qui fait réponse »), et qui nous délivre de toute idolâtrie aliénante.<sup>2</sup>

Qu'Homère n'ait jamais existé ne change rien à la beauté marine de l'Odyssée : telle est une remarque de Valéry. Et « témoin », même pour l'Église aujourd'hui, signifie témoin de conviction, non pas témoin oculaire.

Jésus au fond n'est rien que sa propre parole, telle qu'on la voit rapportée (nous n'en avons pas d'autre de toute façon), il s'y contient et révèle tout entier. « Qui es-tu ? – Absolument ce que je vous dis » (Jn 8/25 – seule trad. de ce *tèn arkhèn* en Darby). Cette vision nous délivre définitivement de tout ce qu'on a dit à propos de lui, ou autour de lui, dont l'héritage nous étourdit. La parole même du Christ, sa Bonne nouvelle revient par-delà ce qu'on a dit à son propos : *l'Evangelium Christi*, enfin, et non plus *l'Evangelium de Christo*. Il faut toujours jouer le texte contre l'histoire. Le texte seul, Luther dirait *sola scriptura*. Or n'oublions pas qu'autrefois en milieu catholique il n'était pas bien vu de lire la Bible. Au 17<sup>e</sup> siècle encore, elle était réservée aux clercs. Suffisait-il alors de regarder tableaux et statues, excellents moyens de propagande, et d'écouter les sermons ?

Alors, prenant enfin le texte au sérieux, tout le texte et rien que lui, nous ne sommes plus idolâtres, mais rendus à notre rôle mature d'écouter, ou aujourd'hui de lisant, d'interprétant. « Es-tu roi ? – C'est toi qui le dis » (Jn 18/37). Et non pas, comme on traduit souvent : « Tu l'as dit, je suis roi » (traduction à tendance idolâtre, qui justifierait la fête du Christ-Roi). Comme on le dit dans le jeu enfantin : le premier qui le dit, il l'est. Sur ce qu'il est, Jésus s'en remet à

---

<sup>2</sup> « Presque toutes les informations sur Jésus et sur le christianisme primitif proviennent de ceux qui se sont donnés pour ses disciples. Ces derniers consignèrent leur témoignage par écrit pour convaincre les générations futures et non pour restituer une quelconque vérité historique. Par conséquent, ces informations soulèvent plus de questions qu'elles n'apportent de réponses. Personne n'a jamais réussi à harmoniser toutes ces données en un corpus cohérent qui rende compte du déroulement chronologique des événements de façon satisfaisante. La nature même de ces sources d'information a donc rendu très difficile voire impossible, sauf d'une manière très hypothétique, la distinction entre les enseignements originels de Jésus et ceux qui ont été développés à son sujet par les premiers chrétiens. » (Article *Christianisme*, Encyclopédie Microsoft® Encarta® 2003. © 1993-2002 Microsoft Corporation. Tous droits réservés.)

nous. Tel nous disons qu'il est, tel il est. Aucune autre garantie sur ce qu'est celui qui parle que l'impression gravée en qui l'entend, soit maintenant la résonance au fond de notre cœur. « Par les paroles que je vous dis, ne savez-vous pas qui je suis ? » (ÉvTh, log. 43, v. 3-4).

## Miroirs instituants ?

Au fond, le texte est un miroir qui nous est tendu : en lui nous nous reflétons. Cette image que nous y lisons est d'ailleurs, comme celle de tous les miroirs, plus probante, plus essentielle, plus profondément vraie ou réelle, que celle que nous pouvons avoir de nos vies, qui s'effilochent ou se brouillent la plupart du temps. Floue est notre figure, et nette, reflétée dans le miroir qui lui donne sens : voir là-dessus la couverture de mon livre [\*Laquelle est la vraie ?\*](#) (CRDP Montpellier 1997). Là, tout est bien mis au point (dans tous les sens de l'expression).

Il y a bon nombre de ces miroirs instituants, donateurs de vie. Tous les grands textes spirituels de l'humanité ont la même fonction. Parfois il y a entre eux d'étranges analogies. Par exemple entre la Bhâgavat Gîta, le Tao Te King, l'Évangile, etc. Le « patrimoine spirituel » n'exclut rien.

## Source intérieure et sagesse

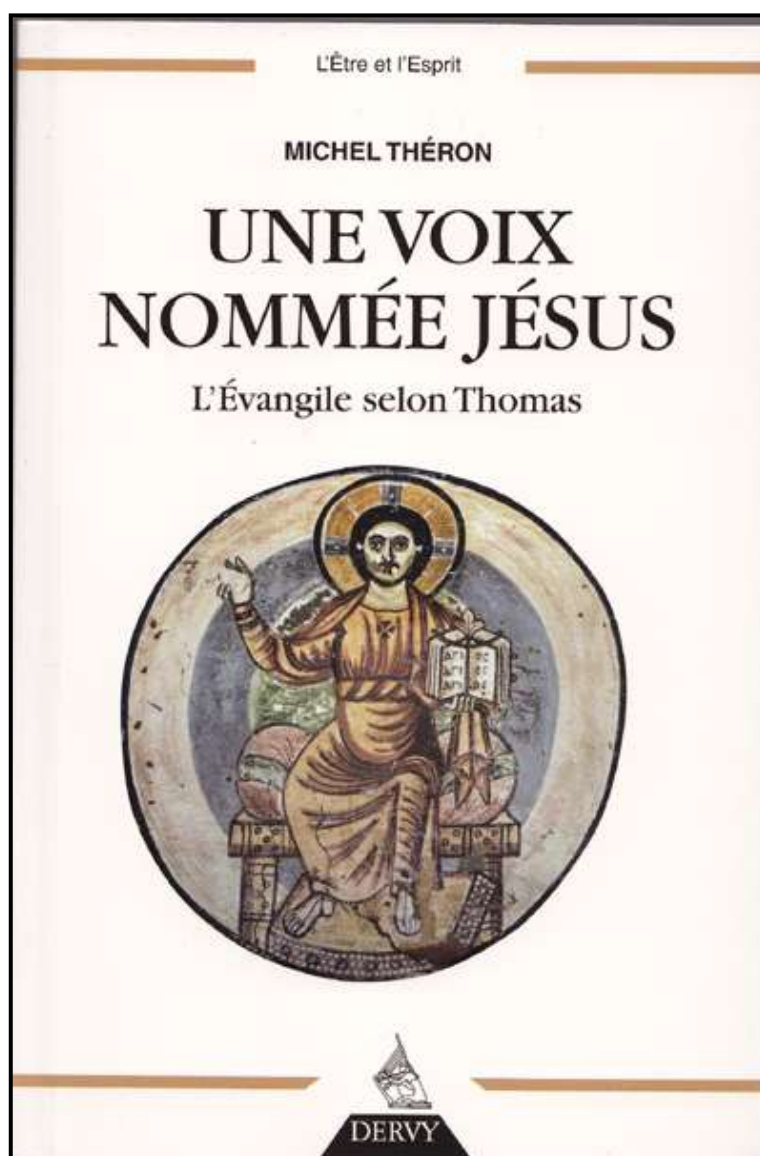
Je terminerai par des considérations sur les rapports entre Source et Sagesse. La leçon de tous ces textes, une fois intériorisés et lus symboliquement, est souvent celle d'une sagesse, et je ne vois pas, malgré ce que dit Paul là-dessus (« Je détruirai la sagesse des sages »... 1 Co 1/19), pourquoi ce mot serait infâmant. On prend « sagesse » au sens de résignation, conservatisme. Mais s'il s'agissait de la réunion de soi à soi, condition essentielle d'un bon rapport aux autres, qui vient seulement *après*, de toute façon. Et cette folie « révolutionnaire » de la croix qui sauve (paulinienne essentiellement), cette si vantée « parole de la croix » (1 Co 1/18), combien de victimes n'a-t-elle pas fait ! Certes on « claironne » l'amour, le don de soi (1 Co 13). Mais c'est précisément quand on veut « se sacrifier », ou se fuir soi-même, qu'on fait le plus de mal aux autres. Aime-toi, et le ciel t'aimera, disait Reverdy. Écoutons d'autres proverbes : Charité bien ordonnée commence par soi-même. Qui n'est bon pour soi, n'est bon pour personne. Au contraire, qui se fait du mal et se déprécie d'abord (« avorton » dit de lui-même celui qui s'est nommé « Petit » – *Paulos/phaûlos*), fait ensuite souffrir les autres. « Allons mourir pour lui comme il est mort pour nous », lit-on dans le *Polyeucte* de Corneille. Partir, c'est mourir un peu, dit-on. Mais mourir c'est partir beaucoup... Et souvenons-nous aussi de Prévert : « « Martyr, c'est pourrir un peu ».

Si la religion n°1 (révélation extérieure) nous crispe sur des certitudes en opérant un bien curieux mélange de désespoir et d'orgueil (Dieu peut me détruire, mais j'ai tout de même une relation particulière, personnelle, avec lui, que les autres n'ont pas), la religion n°2 (révélation intérieure) nous habitue à la pru-

dence et au doute, par l'attention scrupuleuse même que nous mettons à scruter les textes, ou au moins certains d'entre eux, à les prendre au sérieux. Et ce n'est pas rien, si cette transformation d'un héritage subi en patrimoine intérieur peut nous rendre un peu plus sages, ou un peu moins fous...

© Michel Théron – 2010

**Nota** – Depuis la tenue de ces conférences, j'ai publié (en 2010) l'ouvrage suivant sur l'Évangile selon Thomas :



Pour plus de renseignements sur ce livre, voir : [Une voix nommée Jésus – L'Évangile selon Thomas](#), et son [Descriptif](#) sur le site de l'éditeur.